

Nous écrivons, donc nous existons : identité et mémoire dans le paysage linguistique arménien de Plovdiv

We write; therefore, we exist: Identity and memory in the Armenian linguistic landscape of Plovdiv

Giustina Selvelli

Volume 21, numéro 2, 2024

Notes de recherche sur les paysages urbains : reflets fidèles ou images déformées de la diversité sociolinguistique ? Volet 2 : paysages linguistiques européens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1112957ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1112957ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Chaire BMO en diversité et gouvernance

ISSN

1913-0694 (imprimé)

1913-0708 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Selvelli, G. (2024). Nous écrivons, donc nous existons : identité et mémoire dans le paysage linguistique arménien de Plovdiv. *Diversité urbaine*, 21(2), 81–97. <https://doi.org/10.7202/1112957ar>

Résumé de l'article

Cet article propose un « voyage » à travers le paysage linguistique de la minorité arménienne de Plovdiv, en Bulgarie. Notre questionnement a comme point de départ l'importance de la visibilité de la langue arménienne et de son système d'écriture pour les pratiques identitaires et de mémoire arméniennes dans le contexte multiethnique et multilingue de la ville de Plovdiv. Malgré le fait que cette communauté diasporique soit petite et que la compétence active en arménien soit limitée, la présence de la langue arménienne dans la ville reste visible en raison de la valeur symbolique prestigieuse attribuée à son système d'écriture et de la nécessité de partager la mémoire traumatique du génocide arménien avec un public plus large. Nous analysons ici le paysage linguistique arménien de la ville en observant les monuments officiels, le musée commémorant les victimes du génocide ainsi que le cimetière communautaire local qui montrent l'intérêt des collectivités locales à perpétuer la mémoire collective de la communauté arménienne.

Nous écrivons, donc nous existons : identité et mémoire dans le paysage linguistique arménien de Plovdiv

**We write; therefore, we exist: identity and memory
in the Armenian linguistic landscape of Plovdiv**

GIUSTINA SELVELLI

Univerza v Ljubljani

Slovénie

giustina.selvelli@gmail.com

RÉSUMÉ ■ Cet article propose un «voyage» à travers le paysage linguistique de la minorité arménienne de Plovdiv, en Bulgarie. Notre questionnement a comme point de départ l'importance de la visibilité de la langue arménienne et de son système d'écriture pour les pratiques identitaires et de mémoire arméniennes dans le contexte multiethnique et multilingue de la ville de Plovdiv. Malgré le fait que cette communauté diasporique soit petite et que la compétence active en arménien soit limitée, la présence de la langue arménienne dans la ville reste visible en raison de la valeur symbolique prestigieuse attribuée à son système d'écriture et de la nécessité de partager la mémoire traumatique du génocide arménien avec un public plus large. Nous analysons ici le paysage linguistique arménien de la ville en observant les monuments officiels, le musée commémorant les victimes du génocide ainsi que le cimetière communautaire local qui montrent l'intérêt des collectivités locales à perpétuer la mémoire collective de la communauté arménienne.

MOTS CLÉS ■ Arméniens; identité diasporique; paysage linguistique minoritaire; écriture publique; alphabet arménien

ABSTRACT ■ This article proposes a “journey” through the linguistic landscapes of the Armenian minority in Plovdiv, Bulgaria. More specifically, our article addresses the importance of the visibility of the Armenian language and its writing system for Armenian memory and identity practices in the multiethnic and multilingual context of the city of Plovdiv. Despite the fact that this diaspora community is small and active competence in the Armenian language is limited, the presence of the Armenian language in the city remains visible due to the prestigious symbolic value attributed to its writing system and the need to share the traumatic memory of the Armenian Genocide with a wider audience. We therefore analyze the Armenian linguistic landscapes of the city by looking at the official monuments, the museum commemorating the victims of the Genocide, and the local community cemetery, and identify in the presence of these elements of inscription of public space an interest of the local Armenian authorities in perpetuating collective memory.

KEYWORDS ■ Armenians; diasporic identity; linguistic minority landscape; public writing; Armenian alphabet

1. Introduction

Dans cet article, nous examinons le paysage linguistique de la communauté arménienne de la ville bulgare de Plovdiv comme faisant partie d'un ensemble spécifique de « lieux de mémoire » (Nora, 1997 : 29)¹, constituant l'un des piliers les plus importants de l'identité de la diaspora arménienne. C'est dans ces lieux où la tragédie du génocide arménien est commémorée et rendue présente (Assman et Czaplicka, 1995 : 128). Nous y trouvons notamment le petit musée du génocide dans la crypte de l'église, le cimetière de la ville, deux monuments principaux rappelant le génocide ainsi que diverses plaques commémoratives. Le paysage linguistique arménien de Plovdiv s'étend au-delà de ces lieux, puisque la présence de l'écriture arménienne se manifeste dans l'espace public par le biais de différentes plaques gravées d'inscriptions, par des mots écrits et peints sur les vitres et les murs (dans les restaurants arméniens, par exemple), sur les tombes du cimetière arménien, sur des affiches, sur des tableaux d'affichage arméniens dans des espaces communautaires extérieurs, dans des nécrologies, ainsi que dans les espaces de l'école arménienne, les bureaux institutionnels de la communauté, et bien plus encore. En outre, un espace temporaire d'inscription émerge chaque année pendant les marches des habitants en commémoration du génocide et qui ont lieu le 24 avril (Selvelli, 2019). Ces sites peuvent être considérés comme des lieux d'inscription particulièrement importants, parce que c'est autour de ces derniers et par ces lieux à travers eux que la mémoire s'affirme et se présente comme un outil permettant de renforcer les liens d'une collectivité sociale (Linke, 2005). Cela contribue aussi à confirmer l'importance des symboles et des rituels dans la construction et le maintien des identités nationales et ethniques (Smith, 2009). En fait, les communautés ethniques peuvent continuer à survivre sous une forme similaire à celle d'origine si les générations successives de leurs membres continuent à s'identifier à des souvenirs, des symboles et des traditions persistants (Smith, 1992). La « survie ethnique » n'exige pas le maintien d'une culture intacte, ni même d'une patrie, comme le montre le cas arménien, mais l'exercice d'une certaine mémoire (Fabietti, 1995).

Notre questionnement s'ouvre, plus précisément, sur l'importance de la visibilité de la langue arménienne et de son système d'écriture dans les pratiques mémorielles et identitaires arméniennes dans le contexte multiethnique et multilingue de la ville de Plovdiv, et ce, malgré les

compétences limitées, à l'écrit et en lecture, en cette langue de la part des locuteurs au quotidien.

En analysant les espaces publics de la diaspora arménienne en Bulgarie, cet article a pour objectif de démontrer l'importance accordée par l'élite locale aux représentations visuelles de l'*arménité* dans le cadre d'une rhétorique de la survie ethnique (Smith, 1992). Cette démarche relie l'utilisation de l'écriture à des fins symboliques et pratiques de préservation de la mémoire, de cohésion communautaire et de maintien de l'identité par rapport à une langue en voie de disparition.

Nous avons ainsi mené une recherche empirique et qualitative sur les processus de commémoration collective qui continuent de façonner le paysage public arménien à Plovdiv. En ce qui concerne la méthodologie, la collecte de données comprend une observation ethnographique des espaces de la ville de Plovdiv décrits dans cet article (cimetièrre, église, musée, monuments, etc.) et de l'ensemble des inscriptions publiques. Ce travail a été accompli par une familiarisation avec le discours sur la mémoire et l'identité propagé par les principales institutions arméniennes locales à travers leurs médias au fil des années. Notre démarche de recherche s'est inspirée du principe selon lequel il ne serait plus possible de travailler comme si le chercheur, extérieur au groupe, était l'auteur unique ou principal. Il est important de considérer le rôle des coauteurs, c'est-à-dire le fait que les informateurs ont la possibilité d'interpréter ce qui a été et est en train d'être écrit sur leur culture (Clifford et Marcus, 1986). En conséquence, les témoignages écrits produits par la diaspora arménienne à Plovdiv ont joué un rôle important dans cette recherche, notamment les romans, les articles de journaux et significativement, les exemples d'écriture publique qui délimitent les espaces de la communauté. Mon travail a été continu depuis le premier contact avec la diaspora arménienne de Plovdiv, qui remonte à 2010, lorsqu'un travail de terrain d'un an a été réalisé au sein de la communauté dans le cadre de la préparation de mon mémoire de maîtrise. Les fréquents séjours dans la ville au cours des années suivantes, les relations personnelles et professionnelles établies avec divers membres de la communauté, et la lecture assidue des publications communautaires, principalement le journal *Parekordzagani Tzain* et les livres publiés par l'éditeur local *Armen Tur* ont permis la collecte d'informations importantes sur le rôle des discours officiels dans la transformation du paysage linguistique de la mémoire des Arméniens dans cette ville. Les méthodes de recherche du présent document sont basées sur un travail de terrain ethnographique et sur les hypothèses théoriques de Giorgio Raimondo Cardona (1982, 1986, 2009), qui ont été fondamentales pour développer une approche anthropologique et une sensibilité aux questions liées aux systèmes d'écriture et aux pratiques d'écriture publique.

2. Brèves notes historiques

L'histoire arménienne plus récente a été marquée par les tragiques persécutions de cette minorité sous l'Empire ottoman, qui ont commencé avec les massacres hamidiens de 1894-1896 (Adjemian et Nichanian, 2018). Ensuite, le génocide de 1915-1918 dont le nombre de victimes s'élève à un million et demi de personnes. Dans les années qui ont suivi, des dizaines de milliers d'Arméniens sont arrivés en Bulgarie (Miceva, 2001: 18). Si certains d'entre eux ont poursuivi leur route vers des destinations comme la France, les États-Unis et le Canada, d'autres ont décidé de rester et de s'installer dans la ville de Plovdiv. Avec l'afflux de nouveaux réfugiés, la ville post-ottomane de Plovdiv, où cohabitaient déjà des Turcs, des Bulgares, des Juifs, des Albanais, des Roms et des Grecs (Wagenstein, 2021), a vu son caractère multiethnique se confirmer. La ville était un terrain fertile pour le développement d'importantes institutions culturelles qui ont contribué à préserver jusqu'à nos jours l'identité ethnolinguistique des Arméniens présents en Bulgarie depuis au moins les VII^e et VIII^e siècles après Jésus-Christ.

La dernière vague de migration a été inaugurée à la suite de la dissolution de l'URSS: de nombreux Arméniens ont commencé à arriver en Bulgarie pour rejoindre des proches qui s'étaient installés dans cette ville précédemment et pour chercher de meilleures opportunités d'emploi – un processus continu jusqu'à aujourd'hui.

Selon les chiffres officiels bulgares², Plovdiv abrite aujourd'hui environ 2 000 Arméniens sur une population totale de 5 567 dans le pays. Selon les chiffres non officiels arméniens, il y aurait environ 4 000 personnes à Plovdiv et 20 000 dans le pays entier³. La diaspora arménienne de Plovdiv est la minorité arménienne la plus importante et la plus organisée de Bulgarie et dans les Balkans, notamment en raison de la présence d'une école arménienne et de sa longue histoire dans cette ville. La communauté est bien intégrée dans la société d'accueil bulgare et jouit d'un haut niveau d'éducation. Elle contribue de manière assez significative à la vie socio-économique et culturelle de Plovdiv. Il est important de mentionner que la majorité de la population arménienne d'aujourd'hui descend des survivants du génocide, et donc que cet événement historique et sa mémoire constituent des éléments inaliénables de l'identité actuelle de cette communauté diasporique, nourrissant ses actions et ayant des effets même dans des domaines tels que leurs pratiques d'écriture et leur paysage linguistique.

3. Aspects linguistiques : l'arménien à Plovdiv

Pour les Arméniens de Plovdiv, comme dans le reste de la diaspora, les questions d'identité sont liées à celles du maintien de la langue (Selvelli, 2015 ; Arakelyan, 2015). Par ailleurs, l'alphabet arménien, unique au monde par la forme de ses caractères, est considéré par la diaspora comme une partie essentielle de l'identité de la langue. Néanmoins, l'utilisation actuelle de la langue arménienne tant à l'oral qu'à l'écrit, dans la diaspora de Plovdiv, est très limitée (Selvelli, 2021), et le scénario de la situation linguistique future apparaît assez décourageant. La langue arménienne de Plovdiv appartient à la branche occidentale de l'arménien et peut être définie comme une langue minoritaire non territoriale. N'étant reconnue nulle part comme une langue d'État, elle ne trouve pas sa place comme une langue d'administration et de vie publique (Dermerguerian, 1997). De plus, elle n'a jamais bénéficié d'une véritable protection officielle de la part de l'État dans aucun autre pays, ce qui la rend fortement menacée, ses locuteurs étant particulièrement exposés à l'assimilation linguistique (AGBU, 2015).

Dans le passé, la communauté arménienne de Plovdiv vivait de manière assez compacte au sein d'un quartier arménien qui existait déjà avant l'arrivée des derniers réfugiés arméniens, comme le montre le *Plan der Stadt Filibe* compilé par G. Lejean en 1867. Cependant, depuis les années 1930 et surtout depuis les années du communisme dans le pays (1946-1990), cette densité territoriale a été contrastée par une forte dispersion de la population arménienne dans toutes les parties de la ville, où l'on trouve aujourd'hui des lieux marqués par sa présence (restaurants, institutions comme le *Parekordzagani Tzain*). Néanmoins, ce qui constitue le noyau de la communauté, avec ses principales institutions, a été préservé et correspond encore aujourd'hui à une zone spécifique de la vieille ville de Plovdiv, sur sa colline principale. Il s'agit d'un espace clos entouré de murs, qui comprend l'église arménienne, l'école arménienne avec sa cour et un centre social et culturel arménien. À proximité, mais hors des murs, se trouve également le bâtiment abritant les bureaux de la principale organisation de la diaspora arménienne mondiale, le *Parekordzagan* (ou Union générale arménienne de bienfaisance – AGBU/UGAB). Cette organisation diasporique transnationale, fondée au Caire en 1906 et présente sur le territoire bulgare depuis 1910, fonctionne en étroite collaboration avec l'Église apostolique arménienne⁴. Cet espace arménien de la ville est le lieu le plus important pour l'observation du paysage linguistique en langue arménienne, ainsi que des pratiques symboliques de construction identitaire collective.

En ce qui concerne l'écriture arménienne, et l'importance attribuée à son utilisation publique dans le contexte diasporique, une précision importante doit être apportée ici. L'alphabet arménien est investi d'un prestige particulier, résultant principalement de l'*inspiration divine* par laquelle Saint Mesrop Mashtots est réputé avoir visualisé les caractères de l'alphabet au début du V^e siècle après Jésus-Christ, un fait relaté comme un véritable miracle (Maksoudian, 2006). Mesrop Masthots a élaboré ce système d'écriture unique comme un moyen de traduire les Écritures saintes dans la langue locale arménienne, mais aussi pour prévenir les dangers d'assimilation des Arméniens par les forces perses et grecques. La rhétorique contemporaine sur l'importance de l'alphabet arménien présente la situation actuelle comme similaire, dans un contexte où la dynamique d'assimilation affecte de plus en plus la diaspora arménienne mondiale (Chahinian et Bakalian, 2016). L'histoire de l'alphabet arménien est ainsi explicitement un fait social, montrant comment l'écriture n'est pas un simple mécanisme de transcription des sons de la langue, mais agit aussi comme un système symbolique primaire, qui détient encore directement des significations culturelles et identitaires (Cardona, 1982 : 4).

Aujourd'hui, dans la diaspora de la ville multiethnique de Plovdiv, même si seulement une petite partie des membres de la communauté est en mesure de comprendre et de produire la forme écrite de la langue arménienne (puisque les pratiques d'écriture et de lecture sont assez limitées), il serait impensable de ne pas l'utiliser pour marquer les espaces les plus symboliques, ou d'écrire dans la sphère publique en utilisant uniquement un autre alphabet, le cyrillique bulgare ou le latin.

Les choix de la langue et de l'alphabet dans la sphère publique révèlent beaucoup sur le sentiment d'identité des émetteurs des inscriptions. À cet égard, il faut rappeler que le contexte dans lequel se déplacent les Arméniens de Plovdiv est celui d'une ville bulgare où le multilinguisme et le multiculturalisme sont particulièrement présents (Bid Book, 2019). Par conséquent, *écrire* l'espace est aussi une façon de prendre symboliquement possession d'un lieu, d'y appliquer une marque qui le rend visiblement distinct du reste de la ville. Les destinataires de l'arménien écrit dans les espaces publics ne sont donc pas seulement constitués par les membres de cette communauté (Beroujon, 2010), mais aussi par les *outsiders* (personnes qui n'en font pas partie) ou toute personne qui observe un espace dans lequel il est clair qu'il y a un élément « distinctif » grâce à l'immédiateté visuelle de la présence d'un autre alphabet.

Comme l'affirme Frederik Barth (1969) dans sa définition des frontières sociales et de la spécificité culturelle, lorsqu'un groupe ethnique se définit, c'est toujours par rapport aux autres. Dans le cas des Arméniens de Plovdiv, l'interaction avec les Bulgares, qui représentent par ailleurs le

grand danger assimilateur, est fondamentale. Cela vaut également pour l'autre grande minorité, les Turcs, avec laquelle les Arméniens ne veulent pas être confondus (Selvelli, 2019). Dans les deux cas, l'alphabet se révèle d'une importance cruciale en tant qu'élément distinctif de l'identité de chacun des groupes.

4. Le rôle des monuments dans la construction des espaces de mémoire

Il convient de noter que les événements culturels et sociaux arméniens, ainsi que les articles dans les pages de livres et de journaux ne pourraient soutenir des pratiques mémorielles visant à renforcer l'identité communautaire arménienne s'ils n'étaient pas accompagnés de caractéristiques visuelles et physiques propres au paysage linguistique. Ces sites d'inscriptions publiques, constitués par des monuments, des objets, des surfaces écrites, en fait, attirent directement l'attention de l'observateur sur le génocide arménien et ses victimes, et constituent un cadre important pour la transmission de la « post-mémoire » (Hirsch, 2008)⁵. Ils constituent ainsi ce que nous définissons comme le paysage linguistique de la mémoire, c'est-à-dire des sentiments, des attributions et des énoncés liés à des événements collectifs historiques vécus par la communauté qui se manifestent et se réalisent sous diverses formes de signes linguistiques et sémiotiques (Jaworski et Thurlow, 2010) localisés dans le paysage physique permettant la formation de la mémoire collective (Moore, 2019).

Ce n'est que depuis le 50^e anniversaire du début du génocide arménien que la diaspora a commencé à commémorer cet événement tragique de manière plus explicite. En 1965, un mémorial aux victimes du génocide a été construit dans le cimetière arménien à l'initiative du Conseil de l'Église arménienne de Plovdiv, avec le soutien des Arméniens locaux et avec l'aide des dirigeants de l'organisation d'Erevan (Selvelli, 2019). Cependant, les commémorations du génocide ont commencé à être plus largement marquées depuis les changements démocratiques, au début des années 1990.

En 2005, coïncidant avec le 90^e anniversaire du début du génocide, la branche de l'organisation *Parekordzagan* de Plovdiv a érigé un autre monument aux victimes de 1915. Selon la vieille tradition arménienne, le monument a pris la forme d'un grand *khachkar*⁶ en bois, inspiré d'un monument similaire à Paris. De telles œuvres monumentales, traditionnellement en pierre, sont particulièrement significatives pour la culture arménienne. Elles étaient autrefois assez répandues dans tous leurs territoires historiques⁷.



IMAGE 1 : Entrée de l'Église apostolique arménienne « Surp Kevork »

Source : Giustina Selvelli, 2022



IMAGE 2 : Monument *khachkar* dédié aux victimes du génocide arménien

Source : Giustina Selvelli, 2022



IMAGE 3 : Plaque en français commémorant le génocide arménien

Source : Giustina Selvelli, 2022



IMAGE 4 : Inscriptions à la mémoire des 100 ans depuis le génocide sur le mur à l'extérieur de l'école arménienne

Source : Giustina Selvelli, 2022

Le but déclaré de l'érection d'un *khachkar* à Plovdiv était de contribuer à la lutte pour la reconnaissance du génocide du peuple arménien partout dans le monde. Le *khachkar* a été fabriqué dans la ville d'Etchmiadzin en République d'Arménie, où réside le *Catholicos*, le chef spirituel de l'Église arménienne, et puis transporté à Plovdiv. Le 24 avril 2005, cette croix en bois a été inaugurée au cœur de la communauté arménienne de Plovdiv.

Le *khachkar* de Plovdiv est peut-être la manifestation la plus marquante de la présence arménienne dans la ville. Sur son piédestal, nous pouvons lire, en bulgare et en arménien : « À la mémoire des 1 500 000 Arméniens, victimes innocentes du premier génocide du XX^e siècle, planifié et perpétré

par les dirigeants du parti Comité Union et Progrès du gouvernement turc en 1915 ». Sur le mur à gauche du monument, est installée une plaque de marbre sur laquelle est gravée la même phrase en anglais, une autre plus récente en français, et une dernière en bulgare, qui précise que l'érection du *khachkar* a été rendue possible par les dons des membres de la diaspora arménienne de Paris et de New York, d'un grand donateur de Plovdiv, et de toute la communauté arménienne de Plovdiv. L'inscription confirme la cohésion de la communauté locale ainsi que sa coopération avec la diaspora à l'étranger dans les initiatives visant à préserver la mémoire du génocide (Gaunt 2014) et s'avère importante pour notre discussion sur le rôle de l'écriture publique dans la création du paysage linguistique de la mémoire.

Nous pouvons également rappeler les événements commémorant le génocide arménien, le 24 avril, jour des premières déportations de Constantinople vers la ville d'Ankara, organisées en 1915 et visant la classe intellectuelle arménienne (Kévorkian, 2006)⁸ – événements qui sont toujours marqués par une large participation et une grande émotion. La marche annuelle du 24 avril soutient un véritable lieu de mémoire (Nora, 1997), dans la mesure où elle est destinée à affirmer une mémoire spécifique et constitue une pratique symbolique affichant l'unité et la continuité de la communauté (Zerubavel, 2004).

La journée commence généralement par une messe commémorative dans l'église *Surp Kevork*, suivie de quelques minutes de silence devant la grande *khachkar* entre cette église et l'école arménienne qui porte le nom de *Viktoria et Krikor Tiutiundjian*. Ici, à l'occasion du 100^e anniversaire depuis le génocide, en 2015, une partie du mur a été peinte avec les mots suivants, en bulgare et en arménien : « 100 ans depuis le génocide arménien », et en bulgare, seulement : « Je me souviens, je condamne ». Les élèves récitent généralement des poèmes dédiés à leurs ancêtres qui ont péri lors du génocide et honorent les victimes en déposant des fleurs autour du monument. Dans l'après-midi, les membres de la communauté arménienne et les représentants des organisations arméniennes locales défilent, avec les Bulgares, dans la rue principale de la ville en brandissant les drapeaux arménien et bulgare ainsi que des bannières portant des slogans généralement en anglais, en bulgare et en arménien, qui incitent à la reconnaissance du génocide par la Turquie. La marche se termine sur la place centrale de Plovdiv où une déclaration est lue, dans laquelle la Turquie est invitée à reconnaître que les crimes perpétrés contre les Arméniens pendant la Première Guerre mondiale étaient un génocide.

La présence de monuments dans l'espace public est particulièrement importante pour une communauté qui vit encore dans le passé. Une telle nation a besoin de symboles (Smith, 2009) pour transmettre des valeurs

et des souvenirs afin que personne n'oublie l'histoire collective qui fonde l'identité arménienne. Elle s'emploie activement à transformer les expériences et les traumatismes familiaux en une forme de mémoire transgénérationnelle, ancrée dans un système de signification partagé et dans un puissant imaginaire collectif. Dans un certain sens, les monuments érigés dans les quartiers arméniens de la ville de Plovdiv, et ailleurs dans le monde, sont un contrepoids nécessaire à la disparition et à l'abandon des monuments culturels dans le territoire historique de l'Arménie occidentale, c'est-à-dire dans l'est de la Turquie contemporaine.

En l'absence de toute possibilité de retourner sur les anciens territoires pour récupérer leur culture matérielle (Ferrari, 2019), les Arméniens ont besoin de marquer les espaces publics de leurs patries d'adoption dans le monde entier avec des monuments dédiés à leur propre passé, comme une manière symbolique d'affirmer leur présence et leur existence à tout observateur. En outre, d'autres symboles importants dans les espaces communautaires arméniens sont représentés par les images des monuments culturels (une série d'images de grande taille qui se trouve dans la cour intérieure de l'église, ainsi que sur les murs intérieurs du restaurant arménien) figurent dans les territoires turcs, comme les églises de l'ancienne ville arménienne d'Ani, dans le Nord-Est de la Turquie, et l'église d'Aghtamar dans l'île homonyme du Lac de Van, dans le sud-est de la Turquie.

Dans le discours sur la mémoire du génocide et dans sa commémoration dans les paysages linguistiques, l'individu et la société sont inextricablement liés et dépendants l'un de l'autre. Les symboles du martyr et de la patrie ancestrale perdue ont une signification qui est claire pour tous, mais ils sont également vécus de manière subjective par ceux qui les contemplent. Par conséquent, l'histoire tragique du génocide arménien reste dans les mémoires et favorise la cohésion interne des membres de la communauté, encourageant d'autres manifestations de la « post-mémoire » (Selvelli, 2019).

Par-dessus tout, les monuments et les inscriptions publiques soutiennent la cause de la reconnaissance du génocide par les autres pays, et les textes apparaissent dans des langues liées aux observateurs « occidentaux », notamment en anglais, et plus récemment en français. Écrire un espace, le marquer de symboles puissants, est une action qui investit l'espace d'une fonction mnémonique ; l'espace monumental existe afin d'affirmer et de rappeler qui sont les Arméniens, quel est leur passé et ce qu'ils ont subi. De cette manière, la « post-mémoire » peut être transmise aux générations futures.

5. Pratiques d'écriture au cimetière

Le cimetière de Plovdiv est un lieu approprié pour réfléchir sur la mémoire individuelle et collective du génocide et sa relation avec l'écriture publique. Les tombes des ancêtres représentent une histoire qui ne peut être oubliée, car la plupart des personnes qui y sont enterrées étaient des survivants du génocide ou descendaient de ceux qui ont dû abandonner leur patrie pour toujours. La douleur individuelle liée à la perte des proches se conjugue à la souffrance collective dans le monument dédié au génocide. Quatre plaques en langue arménienne figurent sur ce monument, dont l'une est un poème de Silva Kaputikian, une célèbre poétesse arménienne. Une autre plaque porte les noms des villes d'Anatolie où des milliers d'Arméniens ont été anéantis, comme Urfa et Muş. Sur le quatrième côté de la base du monument se trouve une plaque qui indique, en bulgare : « À la mémoire du million et demi d'Arméniens innocents d'Arménie occidentale et de Turquie qui sont morts sur le chemin de l'exil forcé à cause des persécutions barbares de 1915 à 1918 ».

L'importance du cimetière se révèle en tant qu'espace permettant à la fois de pratiquer l'écriture et la lecture de l'alphabet arménien. Le cimetière, en tant qu'espace public et privé, constitue une occasion intéressante d'enquêter sur les pratiques d'écriture et d'autoreprésentation, incluses dans le contexte plus large de l'idéologie positive sur l'alphabetisation arménienne promue par les élites culturelles de la communauté ; l'alphabet arménien s'avérant être, même ici, un symbole identitaire puissant qui ne peut être évité, même en dépit de la « méconnaissance » ou connaissance limitée qu'en ont les observateurs.

Plus concrètement, en explorant les tombes et leurs inscriptions, nous pouvons obtenir de nombreuses informations dignes d'intérêt, car l'histoire se reflète dans la façon dont les noms sont écrits, précisément grâce à l'utilisation de cet alphabet. Les tombes les plus anciennes remontent aux années 1880, lorsque le cimetière a été inauguré. Toutes les inscriptions de ces tombes de la période initiale sont écrites exclusivement avec des caractères arméniens. À partir des inscriptions provenant de tombes plus tardives, nous nous rendons compte d'erreurs significatives dans la graphie des caractères arméniens utilisés, un fait qui permet de supposer que la fonction communicative n'est peut-être pas l'objectif principal de l'écriture dans cet alphabet. Dans une certaine mesure, c'est comme si nous avions retrouvé un aspect idéographique, qui transcrit la pensée (les idées), et non le contenu phonologique. La présence des caractères arméniens révèle des idées précises sur l'*arménité* à préserver, plutôt qu'une correspondance avec des sons de la langue arménienne. Il peut arriver de trouver sur une même pierre tombale trois façons différentes

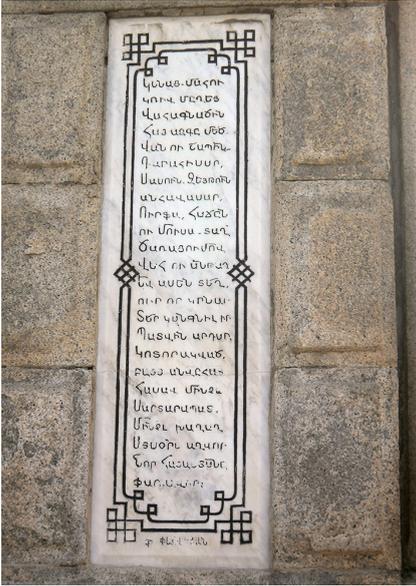


IMAGE 5 : Une des quatre plaques en arménien sur le monument du génocide dans le cimetière arménien
Source : Giustina Selvelli, 2010



IMAGE 6 : Plaque en bulgare sur la base du monument du génocide
Source : Giustina Selvelli, 2010



IMAGE 7 : Tombes sur lesquelles figurent des inscriptions en langue arménienne
Source : Giustina Selvelli, 2010



IMAGE 8 : Tombe présentant trois orthographes différentes du même nom de famille arménien, se terminant par « յան », « Յան », « Եան »
Source : Giustina Selvelli, 2010

d'écrire la terminaison typique du nom de famille arménien « -ian » : par exemple, une fois on le trouve écrit avec l'utilisation de j (+an) (écrit à tort en minuscules), une autre fois en utilisant le graphème Յ (+an), écrit selon l'orthographe soviétique en lettres capitales, et enfin une autre fois selon l'orthographe actuelle de l'arménien occidental avec la lettre Ե (+an). Un

autre fait remarquable est que sur une pierre tombale, nous avons trouvé, parmi les lettres arméniennes, un caractère inexistant qui a probablement été inventé par un graveur peu familier avec ce système d'écriture. Il est intéressant de remarquer que les tombes de personnes clairement associées au communisme, sur lesquelles apparaît une étoile rouge, font appel exclusivement à l'alphabet cyrillique bulgare. Dans ce cas, nous pouvons contextualiser de tels choix d'écriture dans les années du communisme bulgare qui ont été les plus critiques en termes de répression des minorités, et de leurs langues. Dans le cas de cette pierre tombale, les propriétaires ont peut-être voulu montrer leur volonté d'écrire en bulgare et d'utiliser l'étoile rouge comme symbole politique puissant.

À travers l'analyse des caractères présents sur les tombes du cimetière, nous pouvons donc déduire certains changements dans l'alphabétisation et dans les pratiques identitaires: chaque tombe révèle une petite histoire graphique, car la technologie, l'idéologie et la pratique coexistent à tous les niveaux; chacune affectant l'autre. L'écriture a également été inventée pour nous permettre de communiquer avec l'absent et se définit par sa complicité avec l'absence. Dans le cas de la diaspora arménienne, il s'agit également de l'absence d'un État-nation administrant un territoire, et dans le cimetière, bien sûr, de l'absence des personnes. Les graphies permettent alors de sortir de la construction du moment présent en nous aidant à considérer non seulement un « autre temps », mais aussi un « autre espace ».

6. L'exposition sur le génocide dans la crypte de l'église arménienne

En 2005, à l'occasion du 90^e anniversaire du génocide, outre le *khachkar*, une autre installation mnémotique importante a été créée à Plovdiv par la communauté, soit un « petit musée du génocide » dans la crypte de l'église arménienne « *Surp Kevork* ». Cette exposition a été créée grâce à la participation volontaire des membres de la communauté, qui ont fait don de leurs objets de famille dans l'intérêt de perpétuer la mémoire collective. Dans un long message publié dans le journal *Parekordzagani Tzain*, le conseil de l'Église arménienne s'est adressé à tous les citoyens arméniens qui avaient conservé des photos, des objets ou des documents concernant les événements tragiques, et les a encouragés à offrir leur matériel au musée et à contribuer ainsi à la préservation de la mémoire du génocide. Ce musée est tout à fait pertinent pour notre discussion sur le rôle de l'écriture publique dans la création du « paysage linguistique de la mémoire ». Le musée est situé dans la crypte de l'église et présente de nombreux artefacts et reliques provenant des anciens territoires

arméniens. Il s'agit d'objets personnels, de livres, de photos, de documents officiels que les personnes fuyant les massacres ont réussi à emporter avec elles. Leurs descendants ont fait don de ces objets au musée pour contribuer à la mémoire collective du génocide. Ce petit musée est devenu alors un lieu important dans lequel les espaces intérieurs et extérieurs de la mémoire se mélangent.

Il convient donc de constater la force d'une tradition culturelle qui a été physiquement préservée grâce à la survie de ses symboles les plus forts : manuscrits, livres, croix, peintures et objets religieux. Ces objets sont des survivants tangibles du génocide auxquels les gens peuvent s'identifier et pour lesquels il est possible de ressentir de l'empathie. Ils ne sont pas inanimés, mais, au contraire, pleins de vie et d'espoir, et sont devenus des talismans et des métaphores de la survie du peuple arménien. La plupart de ces objets sont précisément écrits, couverts d'inscriptions, gravés, imprimés de manière significative. Dans ce cas, ce qu'Assman affirme à propos du mot écrit est valable : il détermine la conscience des temps passés et est ainsi considéré comme équivalent à l'histoire, à la mémoire collective de la société (Assman, 2011). Ce petit espace, représentatif d'une culture qui a survécu à des vicissitudes historiques tragiques, d'une communauté « mineure » dans un « petit » pays, prend une valeur extraordinaire en indiquant ce que l'écriture peut signifier intimement pour la mémoire des gens à travers le temps et l'espace. Ce lieu semble communiquer le fait que ce sont les mots écrits qui ont survécu au génocide et qui sont capables de rappeler l'histoire du peuple arménien qui ne peut être réduite au silence.

Ces objets sont également très souvent liés à la sphère religieuse, car l'alphabet arménien a toujours été lié à l'Église arménienne : les caractères alphabétiques embellissent les artefacts, les rendant encore plus distinctifs de la culture de ce peuple. La communauté arménienne se révèle ainsi à nouveau déterminée comme une communauté essentiellement ethnolinguistique et ethnoreligieuse. En outre, ces objets semblent agir comme « le témoignage d'un désir d'écriture omniprésent qui cherche partout des signes lisibles et partout les traque » (Cardona, 1986 : 76).

Le petit musée est un lieu d'importance fondamentale et stratégique en ce qui concerne l'organisation symbolique de l'espace et la volonté d'autoreprésentation de la communauté. La signification de l'*arménité* fait inévitablement référence à son système alphabétique. Le lieu de la mémoire semble donc coïncider avec le lieu de l'écrit (privé qui devient public), utilisé comme symbole d'une autorité incontestable comme découlant directement de Dieu.

7. Conclusion

À travers nos observations des espaces publics et des objets vénérés de la communauté, nous avons montré que, pour la diaspora arménienne de Plovdiv, la mémoire collective du génocide se construit en relation avec des espaces particuliers – les « lieux de mémoire » – ainsi qu’avec des objets qui inspirent une réflexion sur le passé de ce peuple. Ces lieux et objets ancrent l’identité arménienne à un moment précis de son passé. Les espaces concernés à Plovdiv sont publics, tels que les cimetières, les musées et la cour de la communauté. Les objets sont d’une nature très disparate: monuments, tombes, photos, livres, etc. Les monuments qui abritent le paysage linguistique ont une fonction symbolique explicite et ils jouent un rôle actif dans le processus mnémonique (Assman et Czaplicka, 1995) et se rapportent à une mémoire du génocide qui est vécue à la fois de manière privée (à travers des formes individuelles et familiales de « post-mémoire ») et collective (dans les pratiques symboliques et institutionnelles de commémoration par les membres de la communauté).

Comme l’a affirmé l’anthropologue Giorgio Raimondo Cardona, puisque l’écriture est en contact direct avec la pensée, elle peut acquérir une partie de la force contenue dans celle-ci: propositionnelle, active, créative, en fonction des idéologies qui la sous-tendent (Cardona, 1982: 5). Dans le cas des Arméniens, l’idéologie la plus forte est liée à la mémoire du passé, et à l’exercice d’une mémoire ethnique et culturelle (Zerubavel, 2004). L’écriture, dans le cas des Arméniens de la diaspora, véhicule donc des significations non seulement communicatives, mais de caractère hautement symbolique, qui constituent un thème approprié pour l’investigation anthropologique.

En ce qui concerne le paysage linguistique arménien dans la ville de Plovdiv, nous pouvons ainsi comprendre pourquoi, malgré une communauté diasporique très réduite et une compétence limitée en arménien, à l’oral, mais surtout à l’écrit, la présence visible de leur langue dans la ville revêt une dimension symbolique liée à une volonté d’affirmer une histoire de distinction et de survie ethnique, et surtout le besoin de partager la mémoire traumatique du génocide arménien avec un public plus large.

Notes

1. « Les lieux de mémoire naissent et vivent du sentiment qu’il n’y a pas de mémoire spontanée, qu’il faut créer des archives, qu’il faut maintenir des anniversaires, organiser des célébrations... parce que ces opérations ne sont pas naturelles ».
2. Recensement bulgare, 2011: [www.nsi.bg].
3. Voir par exemple l’article récent: [https://arminfo.info/full_news.php?id=68027&lang=3].

4. La branche bulgare de cette Église entretient un dialogue ouvert et des liens étroits avec les branches de l'Union générale arménienne de bienfaisance (UGAB) dans le monde entier. Le siège de l'UGAB se trouve à New York, et elle est présente dans 23 pays de la diaspora. En promouvant le discours et les pratiques de mémoire du génocide parmi la diaspora arménienne de Plovdiv, l'UGAB joue un double rôle, qui est à la fois politique (représentation collective de la communauté arménienne) et spirituel (en lien avec l'autorité de l'Église apostolique arménienne).
5. Dans son travail, Marianne Hirsch utilise ce terme pour désigner la génération qui suit celle qui a vécu un traumatisme. Elle décrit la relation de la deuxième génération aux événements tragiques dont les parents ont été témoins comme une expérience profonde et émotionnelle pour eux aussi ; ce qui constitue une mémoire à part entière. Cependant, dans le cas du génocide arménien, la mémoire s'étend bien au-delà de la première génération de descendants des survivants, ce qui prouve que la mémoire familiale peut être reproduite et transmise dans les esprits et les cœurs de générations bien plus tardives.
6. *Khachkar* en langue arménienne se traduit littéralement par « pierre de croix ». Le *khachkar* est l'une des premières manifestations de la religiosité chrétienne du peuple arménien.
7. Les Arméniens font souvent référence au concept d'« Arménie historique ». Le territoire actuel de la République d'Arménie ne correspond qu'à un dixième de l'étendue originelle de l'Arménie à l'apogée de son histoire.
8. Cette déportation a été le prélude à des massacres à grande échelle de la quasi-totalité de la population arménienne. Le principal stratège derrière la persécution des Arméniens était le ministre ottoman de l'intérieur, Talaat Pacha, membre du mouvement des Jeunes Turcs. Les massacres des Arméniens ont été reconnus comme un génocide par vingt-neuf pays, ainsi que par diverses organisations et institutions internationales, dont les Nations Unies (1985) et le Conseil de l'Europe (2001).

Bibliographie

- Adjemian, B. et Nichanian, M. (2018). Repenser les « massacres hamidiens » : la question du précédent. *Études arméniennes contemporaines*, n° 10, p. 7-18.
- AGBU (2015). *The Armenian language as an endangered language in Europe. A contribution to the European Roadmap for Linguistic Diversity*. AGBU Europe.
- Arakelyan, T. (2015). The role of language in the preservation of Armenian identity. *Scripta Neophilologica Posnaniensia* n° 15, p. 7-12.
- Assman, J. (2011). *Cultural memory and early civilization. Writing, remembrance and political imagination*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Assman, J. et Czaplicka, J. (1995). Collective Memory and Cultural Identity. *New German Critique*, n° 65, p. 125-133.
- Barth, F. (1998) [1969]. Introduction. Dans F. Barth (dir.), *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Culture Difference*. Long Grove, Waveland Press, p. 9-37.
- Beroujon, A. (2010). Lawful and unlawful writings in Lyon in seventeenth century. Dans D. Barton et U. Papen (dirs.), *The Anthropology of Writing. Understanding textually mediated worlds*. London, Continuum, p. 190-213.
- Bid Book (2019). *Plovdiv Together*. Plovdiv : Zaedno.
- Cardona, G. R. (1982). Introduzione. *La Ricerca Folklorica*, n° 5, p. 3-7.
- Cardona, G. R. (1986). *Storia Universale della Scrittura*. Milano, Garzanti.

- Cardona, G. R. (2009) [1981]. *Antropologia della scrittura*. Torino, Utet.
- Chahinian, T. et Bakalian, A. (2015). Language in Armenian American communities: Western Armenians and efforts for preservation. *International Journal of the Sociology of Language*, vol. 237, n° 1, p. 37-57.
- Clifford, J. et Marcus, G. (1986). *Writing culture: poetics and politics of ethnography*. Berkeley CA, University of California Press.
- Dermerguerian, R. (1997). Espaces de fonctionnement des deux branches de l'arménien littéraire moderne. Dans J. Dum-Tragut (dir.), *Die armenische Sprache in der europäischen Diaspora*. Graz, Grazer Linguistische Monographien 13, p. 19-35.
- Fabietti, U. (1995). *L'identità etnica. Storia di un concetto equivoco*. Roma, Carocci.
- Ferrari, A. (2019). *L'Armenia perduta. Viaggio nella memoria di un popolo*. Roma, Salerno Editrice.
- Gaunt, D. (2014). Memory is More Important Than Death and Life': 100 Years After the Armenian Genocide, *Baltic Worlds*, vol. 7, n° 2-3, p. 9-11.
- Hirsch, M. (2008). Generation of Postmemory. *Poetics Today*, vol. 29, n° 1, p. 103-128.
- Jaworski, A. et Thurlow, C. (dirs.) (2010). *Semiotic Landscapes: Language, Image, Space*. London, New York, Continuum.
- Kévorkian, R. (2006). *The Armenian Genocide. A Complete History*. London, Tauris.
- Lejean, G. (1867). Plan der Stadt Filibe, *Le Tour du Monde*, T. XXVI.
- Linke, U. (2005). Collective Memory, Anthropology of. Dans James D. Wright (dir.), *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*, vol. 4. Oxford, Elsevier, p. 181-187.
- Maksoudian, F. K. (2006). *The Origins of the Armenian Alphabet and Literature*. New York, St. Vartan Press.
- Miceva, E. (2001). *Armencite v Bălgarija – Kultura i identičnost*. Sofia, IMIR.
- Moore, I. (2019). Vilnius memoryscape. Razing and raising of monuments, collective memory and national identity. *Linguistic Landscape*, vol. 5, n° 3, p. 248-280.
- Nora, P. (dir.) (1997) [1984]. *Les Lieux de mémoire*, vol. I. Paris, Gallimard.
- Selvelli, G. (2015). Alphabet and writing in the Armenian diaspora's intelligentsia of Plovdiv. Anthropological and sociolinguistic perspectives. *Mediterranean Language Review*, vol. 22, p. 157-188.
- Selvelli, G. (2019). Preserving the Postmemory of the Genocide: The Armenian Diaspora's Institutions in Plovdiv. *Studia territorialia. Acta universitatis Carolinae*, vol. 18, n° 2, p. 89-116.
- Selvelli, G. (2021). Language Endangerment, Symbolic Memory and (Trans)National Identity in the Armenian Diaspora of Plovdiv, Bulgaria. Dans E. Cane et E. Derhemi (dirs.), *Proceedings of the Foundation for Endangered Languages Conference XXV*. Hungerford, London, Foundations for Endangered Languages & EL Publishing, vol. 25, p. 114-119.
- Smith, A. D. (1992). Chosen peoples: Why ethnic groups survive. *Ethnic and Racial Studies*, vol. 15, n° 3, p. 436-456.
- Smith, A. D. (2009). *Ethno-symbolism and Nationalism. A Cultural Approach*. London, New York, Routledge.
- Wagenstein, A. (2021). *Abraham le poivrot, loin de Tolède*. Paris, Autrement.
- Zerubavel, E. (2004). *Time Maps: Collective Memory and the Social Shape of the Past*. Chicago, University of Chicago Press.